

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 76 (1949)
Heft: 12

Artikel: Traditions au village : l'abbaye
Autor: Beauverd, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-227040>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

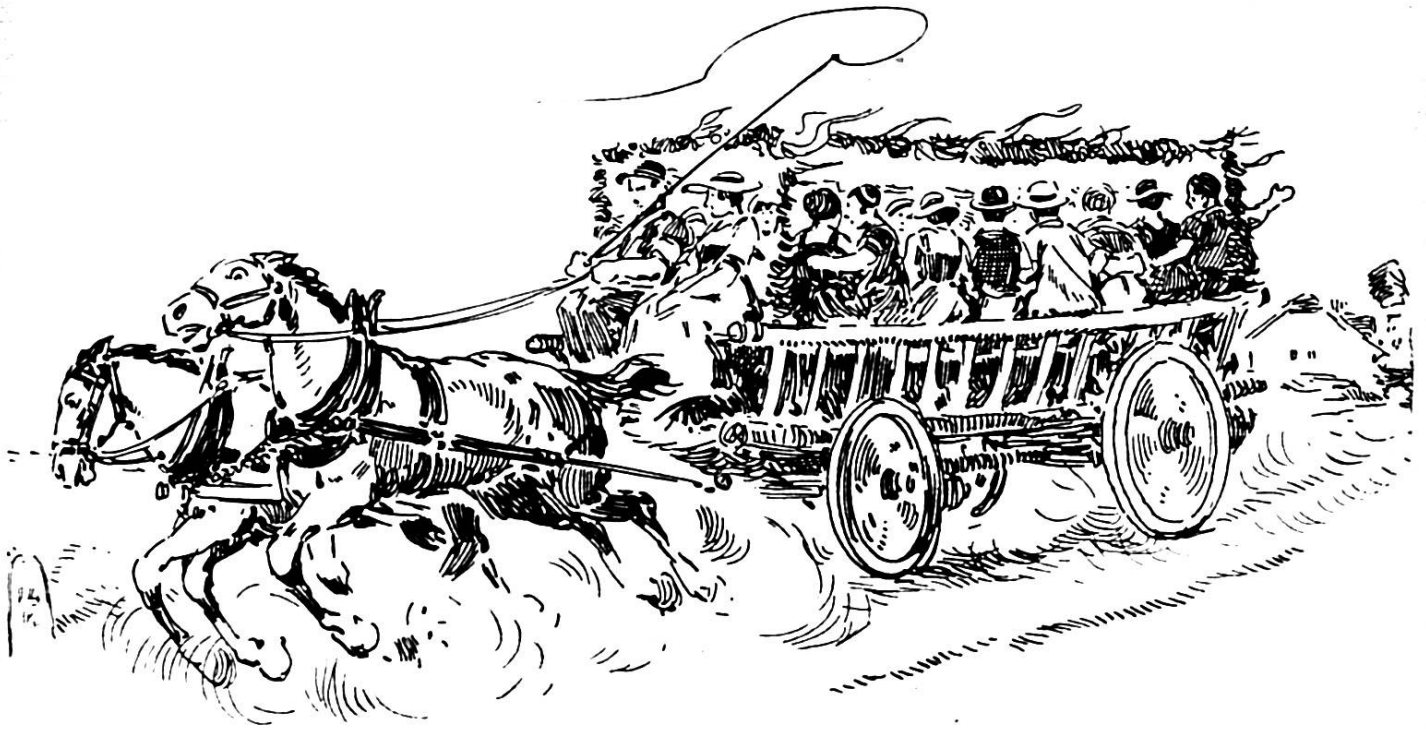
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



TRADITIONS AU VILLAGE :

L'abbaye

par Pierre Beauverd

Il y a des occasions où il convient de se réjouir dans la vie. Nos ancêtres, qui s'y connaissaient, inventèrent l'Abbaye.

Superbe, ce nom là !

Il évoque l'Eglise et ses pompes, mais aussi le cloître et ses réjouissances secrètes, l'austère règle monastique, mais aussi la ripaille des moines truculents dont parlent les chansons. Il y a de tout cela aux abbayes, avec un grand concours de peuple, ce qui fait comme une vaste bamboula de civilisés... Une bamboula revue et augmentée, ennoblée, dirai-je, du tir, ce sain exercice de l'homme libre. Et, pour une bonne fois s'en mettre jusque là, on a pris trois jours ! Rien que ça. Rien de trop, d'ailleurs, mais bien assez : toujours du plaisir n'est pas du plaisir.

D'abord, le village fermente : la fête s'incube, elle est en gestation dans les comités, chez les couturières, dans les cui-

sines, le soir dans les caves, à la pinte... Puis, brusquement, l'événement éclate : le village pavoise, s'endimanche. L'instituteur a pondé des quatrains où « bienvenue » rime avec « avenue », « patrie » avec « prie ». On les a copiés sur des guirlandes, sur des écussons accrochés au dessus des rues. Drapeaux, oriflammes roses de papier surgissent des fenêtres. On dissimule les fumiers derrière des sapins aux étranges floraisons mauves, jaunes, de papier crêpe. La parenté disséminée sur la planète a reçu une lettre : « C'est l'Abbaye le quinze... » On sait ce que ça veut dire, et ce jour là, le train déverse des flots de voyageurs dans le village. On est accouru de dix lieues à la ronde, ne serait-ce que pour voir si les choses ont été faites dans les règles. C'est le cas, généralement, bien entendu : une Abbaye mérite qu'on y voue tous les soins.

La fête commence le samedi, dans la matinée. Les choses sérieuses d'abord : on tire les drapeaux de leurs vitrines ; le président — en certains endroits il revêt encore pour l'occasion le titre d'abbé — lit la proclamation de l'ouverture des festivités, puis c'est le cortège, le premier cortège : il y en aura d'autres, au cours de ces trois jours ! Celui-ci est un défilé martial, plutôt : les hommes, fusil à l'épaule, se rendent au stand : il s'agit d'y disputer la première place de la fête. En effet, le meilleur tireur s'adjuge le titre de roi.

Etre roi, c'est, pour trois jours avoir une couronne à son chapeau ; c'est promener les plus belles filles du village à son bras ; c'est goûter aux meilleurs crus le tout premier. C'est connaître cette grisserie de la gloire, lire son nom dans les journaux ; c'est être trois jours durant le centre des regards, le sommet de la fête. A vrai dire, cela comporte aussi quelques inconvénients : tous ces sujets assoifés à vos trousses pendant trois jours, c'est fou ce que ça peut coûter en boissons ! De quoi vous dégoûter de la royauté ! Et ce n'est que justice dans une démocratie !

Quand les rois — trois en général — sont « sortis », on sonne les cloches de l'église ; à cela, vous mesurez l'importance de l'événement ; puis c'est le cortège, vers les trois heures de l'après-midi. Bien pittoresque, celui-là : on « ramasse les filles » comme on dit. De fait, devant chaque maison où fleurit une jouvencelle en âge de danser, on fait halte ; un jeune homme entre, puis revient avec la belle à son bras. Pour témoigner de sa reconnaissance aux ravisseurs organisés, le père ne peut faire autrement qu'offrir une « verrée ». Vous voyez d'ici dans quel état on arrive parfois au terme du pèlerinage !... S'il y a une vingtaine de filles à « ramasser », cela fait au moins vingt verrées. On a vu, même, les malheureuses être à leur tour obligées par la force des choses — et surtout du vin —

de ramasser les hommes. Mais ce sont là exceptions : en général, tout le monde tient debout et se tient bien. La fanfare conduit le cortège et prend du mordant à chaque station. On écorche un peu dièses et bémols, mais ne les appelle-t-on pas des « accidents » en musique ? Un peu plus, un peu moins ... Et sonnent les bugles et tonne la grosse caisse à en crever !

Sur la place de fête, on a édifié une monumentale cantine pour les banquets et les discours. Tout près, le plancher de bal en plein air. Autour de ces deux centres vitaux de la fête, les forains ont fait surgir une cité féérique, transformant la place en décor de conte bleu. Les tirs à pipes permettent, à l'instar des tireurs de l'Abbaye de se couronner d'éphémères lauriers. Pour les gamins, il y a des manèges de plus en plus perfectionnés ; les amoureux vont s'enfermer pour s'embrasser sous la « chenille mouvante ». Les haut-parleurs poussés au maximum donnent par moment à la fête des airs de catastrophe.

Le dimanche, on n'oublie pas tout à fait le Seigneur. Selon les localités, on se rend à l'église fanfare en tête. Pas tous, bien sûr : il est des gens qui ont un trop urgent besoin de repos. Mais tous ceux qui sont valides vont au culte, gravement. Si résistants qu'ils soient, ils ne manquent pas, d'ailleurs, d'y faire un puissant somme dès la prière... Ailleurs, c'est M. le pasteur qui s'en vient faire le culte d'Abbaye sous la cantine. Le sermon est patriotique, point trop sévère, et surtout bref : il ne faut pas empêcher longtemps les carrousels de tourner... Après le « Cantique suisse », la fête reprend de plus belle.

Vers midi, d'ineffables fumets se dégagent de la cuisine du cantinier : l'heure du banquet officiel approche. Il y a déjà eu un dîner de fête, le samedi, mais ce n'était qu'un échantillon du grand banquet. Ah ! le banquet de l'Abbaye !... S'il y a, dans la vie d'un homme, de fameux coups de fourchette à donner, je n'en sais

point qui vaillent le déplacement comme un banquet d'Abbaye ! On se met à table vers midi, on en sort à trois heures. Le dessert, comme il se doit, comporte quelques discours : président, syndic, député, gros bonnet de passage, poète local, bourgeois illustre : toute la pensée exprimable du village s'en va à torrents, lyrique, imagée. Après cet exploit gastronomique et oratoire, on éprouve le besoin de se détendre un peu les membres. Alors, la fanfare sonne le rappel, et en avant : nouveau cortège ! Le plus pompeux, l'officiel, celui-ci : pas celui où l'on boit le moins : les stations sont nombreuses : chez les rois, les membres des autorités, chez les candidats probables des prochaines élections... Un vrai chemin de croix pour qui n'a pas un estomac solide !

Vient ensuite le grand soir. Les flonflons de la fanfare renforcée emplissent le pont de danseurs enthousiastes. Tout le monde s'en donne à cœur joie : les mamans, les grand'mamans même ! Les enfants s'essaient au pas de valse. C'est la dernière occasion que l'on ait de « tourner » nos anciennes danses.

Puis, la nuit est à vous ! Les parents, crânement, tiennent le coup jusqu'à une heure du matin, les jeunes, eux, rentrent à l'aube. Aussi, le lundi sent toujours un peu le retour de foire... Il fait songer avec quelque inquiétude à ce paradis qu'on nous promet parfois, et où se célébreraient des festivités éternelles. Chacun soigne sa migraine. Remarquez que je m'exprime poliment : en réalité, c'est bel et bien la... gueule de bois ! Jusqu'à midi, on a l'humeur chagrine, mais après dîner — nouveau banquet pour les endurants ! — on s'en va faire une bonne « reposée », et ça remet les choses. Alors, on reprend son courage à deux mains, et l'on retourne à la fête... La fanfare, héroïque, tient le coup et conduit un cortège de plus. Les fanatiques retourneront à la danse et tourneront comme des damnés, avec des airs

de résignation. Néanmoins, il s'en trouvera pour danser jusqu'au mardi !

Alors, tout sera dit : la fête lève le camp. Après l'Abbaye, le village est satisfait, vidé, dirait-on. Il n'existe plus que comme un convalescent falot et, chacun pour son compte, fait, la semaine suivante, sa petite cure de désintoxication...

Sur la place de fête, il ne reste bientôt plus que quelques troupes de gamins qui se disputent les grains de plomb, les co-cardes et les piécettes égarées.

Dans deux ans, on recommencera !

La Côte... et La Vaux !

Un peintre des montagnes neuchâteloises ayant exposé un tableau intitulé : *Paysage du Lavaux ou dans le Lavaux* et « Curieux » ayant répété dans l'un de ses articles la même monstruosité linguistique, M. P. L. Mercanton, professeur honoraire à l'Université de Lausanne, précise dans ce journal :

On ne doit ni dire ni écrire le Lavaux — sauf si on en commande un demi ! — pas plus qu'on n'écrit le La-Côte, ce qui — j'en ai peur maintenant — risque bien de se produire si on va de ce train et... si l'on ne proteste pas pour Lavaux.

Le Lavaux est un fâcheux et regrettable pléonasmisme. C'est déjà par une erreur qu'on a lié La à Vaux (val, vallon) et jadis on écrivait encore LaVaux en un mot, mais en marquant le sens par une majuscule intercalaire. Cette pratique est tombée en désuétude et je ne demande pas qu'on la rétablisse... sauf si elle devait tuer l'affreux Le Lavaux et protéger La Côte — qui, vous le voyez, s'écrit encore en deux mots — contre la disgrâce de sa réplique de l'est vaudois. Mais on peut toujours commander un demi de La Côte !

J'ai entendu, un jour, un pêcheur lémanique me parler de La languille ! Je vous assure que c'était drôle, mais plus aisé à pardonner que le Lavaux, du Lavaux que j'incrimine.

P.-L. MERCANTON,
de Riex (LaVaux)